

Bruno PACCHIELE

L'étau se resserre

ISBN : 979-10-424-2022-2

© Bruno Pacchiale

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

J'étais las... Cette dernière mission m'avait épuisé. Je traînais ma fatigue dans mes chairs et dans ma tête. Pourtant, je n'en avais pas fait plus que d'habitude. Comme chaque fois, un travail soigné, bien préparé, réalisé sans précipitation. Incompréhensible ! Peut-être qu'une araignée nichait dans mon cerveau...

Pendant le voyage, plus d'une fois, je me suis posé des questions. D'habitude, ma mission exécutée, je referme le tiroir, je tourne la page. C'est terminé pour moi. Et pourtant, dans l'avion, le visage de la jeune fille en pleurs est venu hanter mon esprit à diverses reprises.

Est-ce l'âge ? J'approche la quarantaine, mais aux dires des rares personnes que je côtoie, on m'en donne beaucoup moins. Il est vrai que ça ne coûte pas cher de dire à quelqu'un qu'il fait moins que son âge... Si seulement ils savaient à quel point je m'en fous ! Paraître 40, 45 ou 50 ans, du moment que ça n'interfère pas dans mes activités. Le paraître, aux yeux des autres, c'est le dernier de mes soucis. En réalité, c'est plutôt des autres dont je me fous.

Sur la route qui me conduisait de l'aéroport de Toulouse à Millau, je regardais les montagnes dressées à l'horizon comme des barrières infranchissables. Elles rosissaient au soleil levant, ainsi que les quelques brumes qui s'effiloçaient dans le ciel.

Les millavois qui reviennent au pays, éprouvent toujours une certaine émotion à cette vue. Moi, je n'éprouvais rien. Des plaines, des collines, des montagnes, aux teintes variables selon l'heure, les saisons, le degré hygrométrique de l'air, quel gâchis ! Quel plaisir, le Créateur avait-il pris à faire tout ça ? Moi, à sa place, j'aurais fait tout plat. Il a dû en charrier des cailloux, surtout, qu'en ce temps-là, les bulldozers n'existaient pas !

Le taxi vient de s'arrêter devant le 15. Je ramasse ma serviette et tend un billet au chauffeur.

– Gardez tout.

Évidemment elle est là ! Chaque fois que j'arrive, elle est devant la porte de l'immeuble. Elle doit sentir quand j'arrive... Existe-t-il un monde où l'on puisse se déplacer incognito, sans que quelqu'un puisse constater votre arrivée ou votre départ ? Voyager, c'est changer de vitrine. Où vous habitez, il y a toujours quelqu'un qui s'introduit dans votre vie, votre propriétaire, votre voisin ou votre concierge... Quand, encore, ils n'essaient pas de s'incruster !

Vous quittez votre territoire ? Il faut montrer patte blanche. Vous entrez dans un autre ? Idem. On s'empresse de refaire votre nouvelle vitrine. Merde ! Pas moyen d'aller et venir librement. Sans compter tous ces cons qui vous taxent parce que vous ne leur ressemblez pas !

- Oh ! Monsieur Damien, vous êtes de retour ! Quel plaisir de vous revoir...

Et c'est parti ! Toujours les mêmes litanies. Brave femme notre concierge, mais quelle plaie ! Elle me colle aux baskets. Et patati et patata ! Et moi, je n'aime pas causer...

Voilà le chauffeur de taxi qui fonce sur moi en brandissant le billet.

- Monsieur ! Vous m'avez donné des dollars. Vous n'auriez pas des euros ? Vous comprenez, ça m'oblige à aller à la banque...

Je rectifie mon erreur.

"Zut ! Où ai-je la tête ? Tu vieillis mon vieux, fais gaffe !"

- Vous revenez d'Amérique ? Comme vous avez de la chance ! Vous en faites des beaux voyages ! Votre appartement est terminé. Vous voulez que je vous accompagne ? Vous allez être surpris. Vous ne le reconnaîtrez pas.

Peintures, tapisseries, agencements, ne me plaisaient pas. Avant mon départ, j'avais négocié sa remise en état, et chargé la mère Bontemps, de veiller sur le bon déroulement des travaux. Je crois bien qu'elle était fière de cette marque de confiance.

Je ne pus m'empêcher d'émettre un sifflement de surprise lorsque je poussai la porte. Effectivement, je ne reconnaissais plus mon trois pièces. Ce n'était pas tout à fait ce que j'avais demandé, c'était beaucoup mieux !

J'arpentais les pièces, allant de surprise en surprise. Elle, restait derrière moi. Radieuse. Je me retournai et lui fit face. Je crois bien que je souriais, ce qui est chez moi, un signe de satisfaction. Expression rarissime sur mon visage.

Je récupérai mon carnet de chèques dans mon veston.

- Je crois que la somme que je vous avais remise pour les petits à côté a dû être sérieusement dépassée ! Ça ne fait rien, je vais vous régler ça tout de suite.

Elle ne se départit pas de son sourire. Elle leva les bras et hocha du chef.

- N'en croyez rien monsieur Damien. Elle n'a pas dépassé la somme. Mais croyez-moi, elle s'en est occupée sérieusement, la brave petite. C'est elle qui a choisi le tissu des rideaux. Le choix des tapisseries et des peintures, c'est encore elle.

J'écarquillai les yeux :

- Elle ? Qui ça ?
- Hélène ! Ma petite-nièce. Vous la connaissez, elle a un studio juste au-dessus de votre appartement, me

répondit-elle, un sourire malicieux sur son visage rond, et elle ajouta, elle est mignonne cette petite et gentille avec ça...

Qu'une tierce personne s'occupe de mes affaires, ça ne me plaisait pas du tout. Je ne veux voir personne autour de moi.

La mère Bontemps a outrepassé ses prérogatives. Je lui ai accordé le privilège de veiller sur cet appartement car je ne l'occupe que très rarement, et lorsque j'y suis, ce n'est jamais pour longtemps. Pourquoi avoir laissé sa nièce régenter sa rénovation ? De plus, elle a tout à fait l'air de m'en faire l'article. On dirait un maquignon en train de vanter son bétail. Elle perd son temps avec moi. Je ne suis pas un type qui s'intéresse aux gamines du quartier.

Pourtant, j'avais toutes les raisons d'être satisfait. La sensibilité et la délicatesse féminine imprégnaient l'atmosphère des pièces, un parfum, une note agréable, reposante, flottaient dans l'air. La porte-fenêtre donnant sur le balcon avec son dais festonné et ses doubles rideaux galonnés de rouge, se mariaient harmonieusement avec ma lourde salle à manger bretonne, même la serviette aux couleurs vives, pendue dans la salle de bains, soulignait en contrepoint, la délicatesse des tons nuancés des carrelages.

— Ça vous plaît ?

J'acquiesçai de la tête, bien obligé d'en convenir. En revanche, je ne voulais pas rester l'obligé de cette demoiselle.

Je fis signe à la mère Bontemps de s'asseoir, et j'en fis de même.

- Tout ça, c'est très bien, mais je présume que votre nièce a passé beaucoup de temps ici. J'en suis gêné et je souhaite la dédommager. Tout travail mérite salaire.
- Oh non ! Surtout pas d'argent ! Vociféra la mère Bontemps, en me voyant ouvrir mon carnet de chèques. Elle n'a pas fait ça pour de l'argent. Cela lui faisait plaisir de vous rendre service. Vous savez, cette petite, c'est une femme d'intérieur. Ça lui a plu. Elle a agi comme si c'était pour elle.
- Mais, je ne la connais pas.
- Ça ne m'étonne pas, bougonna-t-elle en secouant la tête, les mains sur les hanches, vous ne regardez jamais les autres. Pourtant, elle, elle vous connaît. Parfois on parle de vous. Elle vous trouve très distingué. Je veux dire que vous... l'impressionnez. Vous êtes, comme on dit, un monsieur bien. Rien à voir avec tous ces jeunes fanfarons qui courent les rues, qui n'ont rien dans la tête et qui pensent qu'à s'amuser.

Moi, distingué ? Elle pousse la boule un peu loin, la mère Bontemps. La confiture, comme toutes les douceurs, je n'aime pas.

- Vous exagérez. Croyez-moi, il y a beaucoup de jeunes gens sérieux et travailleurs à Millau. Bien sûr, ceux-là, on ne les voit pas, ils ne traînent pas dans les rues.
- Ce que je peux vous dire, c'est qu'elle ne se mariera pas avec un jeunot. Je suis sûr qu'elle préférera un homme mûr, sérieux... quelqu'un comme vous... ajouta-t-elle dans un murmure, comme une confidence.
- Moi, je lui souhaite d'en trouver un plus jeune que moi, et surtout plus intéressant. Je suppose que vous connaissez bien ses goûts. Dites-moi ce qui lui ferait plaisir. Je veux lui offrir un beau cadeau. Surtout ne vous préoccupez pas du prix. Elle mérite une bonne récompense, elle l'a bien gagnée.

Célestine Bontemps hochait la tête. Elle réfléchissait...

Mon regard erra vers la fenêtre. Une faible brise agitait les rideaux. De nouveau, je vis son visage en pleurs, torturé par une profonde douleur. Elle s'appelait Mary. Elle était brune, les yeux clairs, le visage très fin. Ce prénom lui allait bien. Un visage de madone. Son père gisait à ses pieds.

- Qu'y a-t-il monsieur Damien, vous ne vous sentez pas bien ?

Je revenais sur terre. Mon visage avait dû trahir une émotion. Décidément, ça n'allait plus...

Je balbutiai :

- Je... Heum... L'estomac, fis-je en me frottant le ventre.

Son visage devenait grave, trahissant une forte inquiétude.

- Vous devriez vous soigner monsieur Damien. Il ne faut pas rester comme ça, c'est peut-être un ulcère. Vous voulez que je vous prenne un rendez-vous avec un spécialiste ? Forcément ! Toujours au restaurant. Il vous faudrait une petite femme qui vous concocte des petits plats...
- Ce n'est rien, rassurez-vous ! Cela ne m'empêchera pas d'aller au restaurant ce soir. De petits pincements passagers, pas graves.

Elle me dévisageait, le visage songeur. De taille moyenne, un peu rondelette, habillée sobrement, elle portait allègrement ses 55 ans. Le souffle d'un ange passa sur son visage. Ses yeux s'illuminèrent.

- Et si vous l'invitiez au restaurant ?
- Au restaurant ? Elle mérite mieux que ça.
- Non, non ! Croyez-moi, ça lui ferait grand plaisir. Un bouquet de fleurs, un bon repas, elle appréciera. Vous ne vous ennuierez pas avec elle, elle est de

bonne compagnie. Elle est instruite cette petite, elle vient d'obtenir une maîtrise en comptabilité.

=== / ===

Le mobilier en bois massif sculpté, l'épaisse moquette et les lourdes tentures bariolées, donnaient à ce restaurant aux nombreux recoins, une note chaude et intime, alors que le moelleux des sièges vous plaçait d'emblée en situation favorable pour affronter courageusement l'impressionnant défilé des plats raffinés et copieux, qui faisaient s'agglutiner chaque jour une foule de gourmands venus de loin.

Un joli brin de fille, la petite Hélène. Élançée, la taille fine, presque transparente, les hanches bien rondes, le visage d'un oblong parfait, rose comme les fesses d'un chérubin, de petits yeux noirs vifs, les cheveux bouclées, très blonds. Elle avait choisi une robe sombre, saillante, avec un décolleté correct. Elle devait en passer des heures devant sa glace, aucun cil, sourcil ou cheveu en désordre.

Assise face à moi, je la regardais tout en me demandant comment j'avais pu accepter ce marché suggéré par la mère Bontemps. Il m'arrive de temps à autre, d'avoir une soirée galante, mais ici, près du domicile présumé être ma résidence principale, ce n'était ni sage, ni prudent.

J'avais choisi un blanc de blanc "spécial foie gras" pour accompagner cette entrée. Elle avala d'un trait, le fond de verre que je lui servais.

- Il est bon ? Lui demandais-je, moqueur.
- Excellent !

J'hésitai entre la mettre en boîte ou faire son éducation. J'optai pour la deuxième solution. C'était mon jour de bonté.

- Un bon vin, ça ne se boit pas, ça se déguste. Son arôme, c'est aussi une richesse.

Mon verre à la main, j'exécutais le cérémonial que mérite un grand cru. Elle me dévisageait, un léger sourire au coin des lèvres.

- J'avais soif. Moi, je suis nature, je n'aime pas les grimaces.

Que répondre ? Pour ne pas la brusquer, tout en mettant en évidence son manque de savoir-vivre, je personnifiai ma réponse :

- Moi, quand j'ai soif, je bois de l'eau, lorsque je veux me faire un petit plaisir, alors je déguste du bon vin.

Elle appuya son menton dans sa paume ouverte et m'adressa un sourire à faire fondre toutes les glaces réunies des pôles Nord et Sud.

- Vous êtes de la partie je crois. Moi du vin, j'en bois que très rarement... vous, vous êtes un nœud... neuno... heuno...

– Oenologue.

Elle possédait un joli coup de fourchette. Je me demandais où elle pouvait mettre tout ce qu'elle ingurgitait. Comment imaginer qu'un si petit ventre puisse emmagasiner autant de choses ? Elle se tenait très bien, se servant sans hâte, mangeant et buvant calmement, mais son coup de fourchette était efficace.

Nous étions au milieu du repas et l'atmosphère entre nous se détendait un peu. Je ne sais si elle avait apprécié les petites pointes venimeuses que je n'avais pu m'empêcher de lui décocher au début du repas. Était-elle idiote ou conciliante ? Idiote ? Je ne crois pas. Elle détecta le léger goût de bouchon du Meursault, et aussitôt grimpa dans mon estime.

Elle s'ingéniait à entretenir la conversation sur un ton convivial, parce qu'avec moi, la conversation sombre vite dans les gouffres du silence. J'admirais, avec toutefois beaucoup de réserve, sa ténacité. Il faut bien l'avouer, mes réponses à ses questions reflétaient la finesse et l'intelligence qui me caractérisent. Si tant est, que je sois un garçon intelligent, je le cache tellement bien, que personne ne le remarque. Quant à ma galanterie, n'en parlons pas, à l'instant de ma naissance, les stocks étaient épuisés.

Un peu en panne d'imagination, ma compagne d'un soir, me fit remarquer une élégante dame qui pénétrait dans la salle habillée d'un vêtement tellement court, qu'elle en éprouvait

une certaine gêne dans ses mouvements déhanchés. Déhanchements ostentatoires frisant la provocation.

- Que pensez-vous de cette façon de s'habiller ? Me demanda-t-elle. Ou, plus précisément, que pensez-vous de la propension qu'ont certaines femmes à montrer, leurs jambes et leurs seins ?
- Oh ! Je ne pense pas qu'elle essaie de montrer quelque chose, à mon avis, elle ne cache rien. Peut-être n'a-t-elle rien d'autre à montrer.
- Hum... Vous êtes sévère.
- Non ! Pragmatique. En réalité, je m'en fous.

Sa beauté, son sourire, lui donnait beaucoup de charme. Le vin ne jouait pas les étouffoirs. Si je m'étais laissé aller, je l'aurais trouvée adorable, mais, je ne me laisse jamais aller.

Sur le chemin du retour, elle cuvait son vin, la tête appuyée contre mon épaule. Je n'intervins pas. Je luttais pour ne pas apprécier la douce tiédeur de son contact. Plusieurs fois, l'envie de lui caresser la tête me prit. Je mollissais...

Était-ce un avantage ou un inconvénient d'habiter le même immeuble ? J'étais incapable de répondre à cette question, d'autant plus que je me pose rarement de questions.

Nous arrivions. Je la tirai en douceur de sa somnolence.

- Je vous accompagne jusqu'à votre appartement, lui dis-je en la soutenant.

- Vous ne m’offrez pas un dernier verre ? J’aimerais en savoir plus sur vous.
- Va pour un dernier verre. Un bon café, ça vous va ?

Un peu plus tard, bien calée dans l’angle de mon canapé, sa tasse de café à la main, elle sembla sortir de sa torpeur dans un sourire candide.

- Pourquoi m’avez-vous emmenée aussi loin de Millau ? Je pensais que vous choisiriez un restaurant en ville et qu’ensuite vous me conduiriez en boîte.
- Vous êtes déçue ?
- Oh non ! Bien au contraire. Vous êtes bien différent des autres. J’ai passé une soirée très agréable. Merci.

Le café ne produisit pas l’effet escompté, elle s’allongea sur le canapé et s’endormit, ou faisait semblant de dormir. Je la pris dans mes bras, et la déposais sur mon lit. Puis, après une bonne douche bien fraîche, je m’installai sur le canapé pour y terminer ma nuit.

Au petit matin, comme d’habitude, je sortis acheter mes journaux : *le Monde* et *le Figaro*, avant de prendre mon petit déjeuner au petit bistrot, à l’angle de la rue. Les colonnes du journal dansaient sous mes yeux, j’avais du mal à concentrer mon attention.

L’image de la belle Hélène hantait mon esprit, je sentais son parfum, mes sens tressaillaient au souvenir de son contact.

J'étais imprégné de sa présence. Peut-être est-ce la raison pour laquelle, je remarquai trop tard, deux hommes qui discutaient avec Célestine devant le porche de l'immeuble.

- D'ailleurs le voilà, semblait-elle dire, en me désignant.

Instinctivement, mon bras droit se porta sur ma hanche. Les deux hommes me dévisageaient.

- Commissaire Bruneau de la brigade criminelle, se présenta le plus jeune. Inspecteur Jacob de la brigade financière, ajouta-t-il en désignant son collègue. Vous pouvez nous accorder quelques instants ?

Je leur fis signe de me suivre, après avoir adressé un salut discret à Célestine. J'installai les deux emmerdeurs dans le salon, et m'enfonçai dans un fauteuil en face d'eux.

- Je vous écoute.

Bruneau extirpa un dossier de sa serviette et l'étala sur la table, à côté d'un petit magnétophone.

- Vous vous appelez Damien Sarroux, vous avez 42 ans, vous êtes représentant en vins et spiritueux pour plusieurs sociétés françaises. Vous revenez des États-Unis, où vous y avez séjourné trois mois. Arrêtez-moi, si je me trompe.

- Oui ! Et en quoi cela vous regarde ?

Bruneau, me fixa de ses yeux bleus sans expression. Il avait plus la tête d'un jeune intellectuel que d'un flic. La nouvelle génération... Des bureaucrates bardés de diplômes....

Il continua d'une même voix monocorde.

- Les quinze derniers jours, vous étiez le chauffeur de monsieur Sullivan.
- Et alors ?
- Monsieur Sullivan est mort, quelques jours avant votre départ.
- Crise cardiaque. Ça peut arriver à n'importe qui. A vous, à moi...
- Sa fille refuse la thèse de la crise cardiaque. Il avait passé un check-up quelques temps avant, qui n'avait révélé aucune insuffisance cardiaque. Elle a porté plainte. L'officier de police chargé de l'enquête nous demande des renseignements à votre sujet.
- Ben ! Il n'y a pas que les flics qui se trompent, les médecins aussi. Des renseignements sur moi, et pourquoi ?
- Qu'un représentant de commerce, se retrouve pendant quinze jours chauffeur chez un particulier, l'intrigue... surtout si ce particulier meurt subitement.
- Ce n'est pourtant pas la première fois qu'un mort était encore vivant avant de décéder...

Bruneau pinça les lèvres.

- Je vous en prie monsieur Sarroux. C'est sérieux, je dois transmettre ces renseignements le plus rapidement possible à mon collègue américain. Si vous n'avez pas d'explications sensées à fournir, il viendra lui-même vous interroger, ou vous convoquera à Chicago.
- C'est bon. Je vais tout vous expliquer. Je n'ai pourtant pas l'habitude de rendre service aux gens, mais je l'ai fait pour Giorgio.
- Giorgio ? Qui est-ce ?
- Ben, le chauffeur attitré. Il désirait prendre quinze jours de congés et cherchait quelqu'un pour le remplacer. Quelqu'un qui ne risquerait pas de lui prendre sa place. J'ai fait ça pour lui.

Bruneau me décocha un sourire narquois.

- Si vous voulez convaincre mon collègue, il vous faudra fournir d'autres explications. Comment avez-vous connu ce Giorgio ?
- Je prenais tous les matins mon petit déjeuner dans le même bistrot que lui. Le hasard a voulu que nous fassions connaissance et sympathisions. Giorgio, par ses relations, connaît bien tout le gratin de Chicago.
- Autrefois, je ne vendais mes produits que dans des magasins spécialisés. Lui, il m'a ouvert les portes des particuliers, des particuliers aisés évidemment, des richards, quoi. Par exemple, son patron, et tous ceux qui gravitent autour. Grâce à lui, mon chiffre

d'affaires à Chicago a doublé. Vous voyez, je lui suis redevable. Je pouvais bien lui rendre ce petit service.

Je remis à Bruneau la carte du bistrot ainsi que les références de mon studio, loué à l'année à Chicago, précisément en face du bistrot.

- Vous transmettez aussi mon CV ?
- Évidemment ! Je vous le lis. Pas très flatteur...

Il ouvrit une chemise et après m'avoir lancé un regard sévère, débita lentement sa prose :

- Vous êtes né à Marseille en 1976, Issu d'une famille honorable, fils d'un médecin bien connu et respecté dans la ville, vous êtes le dernier de quatre enfants. Études de médecine, interrompues au bout de deux ans. Votre famille vous a mis à la porte. On vous dit égoïste, renfermé, fainéant, dénué de toute sensibilité. A 21 ans, vous vous engagez dans la Légion, où vous vous distinguez par votre violence. Vous êtes dans un groupe de commandos où vous accomplissez des missions très dangereuses. Vous êtes un excellent tireur, et participez aux championnats militaires de tir, où vous obtenez de bons résultats. Vous êtes bien noté par vos supérieurs jusqu'au jour où, lors d'une mission, l'officier responsable se fait tuer. Une balle dans le dos. Vous aviez eu un différend avec cet officier, d'ailleurs détesté par tout le monde. Rien n'a pu être

prouvé, mais de fortes présomptions pèsent sur vous. Vos supérieurs vous ont alors confié des missions extrêmement dangereuses, peut-être dans l'espoir de vous voir disparaître... Vous vous en tirez chaque fois. Votre engagement prend fin, vous ne le renouvelez pas.

On vous retrouve serveur dans plusieurs bistrots à Lyon. Puis, sommelier dans un grand restaurant. Vous y restez deux ans, avant de devenir représentant. Ah ! Permettez-moi d'ajouter une autre information : On dit que votre sœur aurait pris la robe pour faire pénitence et essayer de vous racheter par ses prières, afin que vous retrouviez le bon chemin. Toute votre famille vous a renié. Tout ça n'est pas très joli. Hein ? Qu'en pensez-vous ?

Le visage dur, Bruneau me fixait avec une petite pointe de dégoût dans l'œil. Je me fous de ce que peuvent penser de moi, ces deux pédesouilles. Mais, il y avait enquête, et je devais faire un effort pour essayer d'éclaircir un peu mon image.

- Vu sous cet angle, mon portrait n'est pas très élogieux. Mais vous savez, un homme peut changer. D'accord, j'ai fait des bêtises, j'ai frappé mon frère aîné... un peu fort, j'en conviens... et je le regrette. Il voulait me faire piocher l'allée du parc, mais je ne suis pas un manuel, et le travail de la terre m'horripile. On me dit fainéant. Oui, c'est vrai, je ne tiendrais pas une pioche pendant une heure, mais, dans mon métier, je

suis capable de travailler 24 heures d'affilées. Il faut replacer les choses dans leur contexte. La violence par exemple ; la reprocher à un légionnaire des commandos spéciaux, c'est stupide, puisqu'on nous conditionne pour l'être ! Tous les jours, on nous rabâche les mêmes ordres, les mêmes directives : Tuer ! Faut tuer ! Neutraliser l'ennemi. Frapper le premier. On nous entraîne, on nous façonne, on nous endoctrine. Cela devient notre raison d'être. Alors vous pensez, sur un individu jeune, malléable, comme je l'étais, comment y échapper ? A qui la faute ? Je faisais ce que l'on me demandait de faire. J'obéissais aux ordres. Heureusement, j'ai quitté la Légion. Depuis, ma vie a changé. Maintenant, je ne ferais pas de mal à une mouche.

Bruneau me fixait intensément. Sûr qu'il cherchait en moi des signes qui pourraient contredire mes propos. Je n'ai jamais fait de théâtre, mais je crois que je me débrouille pas mal en comédie. Dans mon métier, c'est une nécessité vitale.

- Revenons-en à la mort de monsieur Sullivan. Que s'est-il passé ?
- J'ai conduit monsieur Sullivan à son repas d'affaires, à 20 heures à l'hôtel Carlton de Chicago.
- Avec qui avait-il rendez-vous ?
- Il s'agissait, d'un projet de construction d'un complexe universitaire. Je crois qu'il y avait le maire et le responsable des services techniques de la

ville... et aussi un de ses sous-traitants, le patron d'une entreprise de construction.

- Leurs noms.
- Je n'en sais rien. Par contre, je crois que son associé, en vacances en Floride, s'était fait excuser.
- Ah ! Bizarre. Je suppose qu'il s'agissait d'une affaire importante... Et son associé n'était pas là ? Quel genre de relation existait-il entre eux ?
- Je n'en sais rien. Je ne l'ai jamais vu.

Je n'allais pas lui dire que le torchon brûlait entre eux. Sullivan était un brave type, et honnête avec ça. Il avait accumulé une immense fortune dans ses activités immobilières, et il rechignait à entrer dans les combines véreuses que lui proposait souvent son associé. "*Je vais me séparer de lui*", m'avait-il confié un jour...

Je suis convaincu que c'est son associé qui m'a payé pour le supprimer. Et moi, j'ai trucidé le plus sympa. J'y peux rien, c'est le boulot qui le veut. Dommage... D'habitude, c'est un pourri qui me paie pour descendre un autre pourri. Cette fois, c'était différent, j'aurais quand même préféré faire le contraire. Et je revois Mary, en pleurs sur le perron. Décidément, je n'arriverai pas à me sortir cette image de la tête.

- Que faisiez-vous pendant qu'ils dînaient ?
- Ben ! Comme eux, mais pas avec eux, bien sûr. Dans une petite salle du Carlton.
- C'est votre patron... occasionnel qui payait ?

- Ouais. Moi je voulais manger dans un petit bistrot à côté, mais Sullivan n'a rien voulu savoir. C'était un chic type. La maladie, ça frappe toujours les meilleurs.
- La maladie, la maladie, c'est vite dit ! Vous savez qu'on peut provoquer une crise cardiaque par une simple injection. Vous avez fait des études de médecine, je crois ?
- Ah ? Non je ne savais pas. Vous savez, mes études de médecine ne m'ont pas amené bien loin. J'étais nul. Je ne pouvais pas suivre, j'ai dû abandonner.
- Nul ! Ce n'est pas exact. Vous n'étiez pas particulièrement assidu et surtout, incapable de faire un effort suivi... C'est ce qui nous a été rapporté.
- Mais non, je n'y comprenais rien.
- Bon ! Admettons ! Continuez !
- Nous sommes rentrés vers minuit. Il avait l'air très fatigué. Il m'a d'abord félicité pour les vins et les fromages que je lui avais recommandés, mais il m'a avoué ne pas avoir été raisonnable, et avoir abusé de ces bonnes choses.

Les deux flics échangèrent un sourire qui ne me plut pas. Peut-être savaient-ils que Sullivan, comme à son habitude, n'abusait jamais des bonnes choses.

- Continuez...
- Nous sommes arrivés vers minuit trente. Sullivan est descendu de voiture. Il a gravi les marches du perron,

il s'est retourné vers moi comme pour m'appeler, et il s'est écroulé. Je me suis précipité...

- Vous lui aviez ouvert la portière ?
- Oui, bien sûr.

Peut-être voudrait-il que je lui avoue m'être précipité pour le décharger de son attaché-case et en avoir profité pour lui faire une petite injection discrète entre le pouce et l'index de la main droite, pendant que ma gauche serrait fortement son poignet. Il n'a vu que du feu... J'ai joué les affolés quand il s'est écroulé. Mary est arrivée la première, elle a crié et s'est penchée sur son père. Elle sanglotait, levait vers moi son fin visage douloureux, inondé de larmes.

Bruneau m'écoutait attentivement, il croisa les jambes et arrêta son magnétophone. Son regard balaya la pièce, puis vint se poser de nouveau sur moi.

- Vous avez une arme, je crois ?
- Oui, je fréquentais un club de tir à Lyon.
- Vous pouvez me la montrer ?
- Évidemment. J'espère qu'elle est toujours à sa place.

J'allais à la cuisine récupérer la clef de mon secrétaire, cachée derrière un élément, revins au salon et présentai l'arme au commissaire. Il l'extirpa des chiffons qui l'enveloppaient soigneusement, et l'examina. Son collègue, penché sur mon flingue, émit un sifflement admiratif.

- Belle arme...

- Arme de concours.

Pressentant la question que Bruneau se posait, je répondais :

- Elle n'a pas servi depuis au moins quinze ans.

Bruneau se doutait bien que cette arme, malgré ses qualités, était trop volumineuse pour être trimbalée.

- Merci d'avoir répondu à nos questions. Je transmets ces informations à Chicago. Ah ! Autre chose, ajoutait-il, mon collègue aimerait vérifier vos comptes, pourriez-vous lui présenter vos livres de comptes ? Vous n'êtes pas obligé d'accepter... tant que nous n'avons pas les réquisitions officielles.
- Si vous les demandez, vous les obtiendrez, alors pourquoi remettre à plus tard. Allez-y ! Dis-je, au rigolo qui l'accompagnait, en désignant du menton l'ordinateur sur une petite table du salon, à côté du secrétaire.

Je pris mon attaché-case et le vidai sur la table, en leur précisant :

- Voilà le bilan financier de mes trois derniers mois. Si vous voulez bien en profiter pour les rentrer dans la bécane, vous me feriez gagner du temps. Mots de passe : "Château" pour ouvrir, et "Chinon" pour les résultats.

Bruneau ne semblait pas apprécier ma dernière remarque. Il me fusillait du regard.

- Vous ne demandez pas pourquoi ? Fit-il sèchement.
- Je m'en fous ! Je suppose que ça vous fait plaisir, alors pourquoi vous refuser ce plaisir, surtout quand ça ne me coûte rien.
- Sur votre compte au Crédit Lyonnais, de l'argent venant de Suisse, vous est régulièrement viré.
- Les Suisses sont des hommes comme les autres. Eux aussi aiment le vin. Ma clientèle est internationale.
- Votre déclaration de revenus est supérieure, aux profits réels que vous réalisez. Comment cela se fait-il ?
- Ça s'explique, deux raisons à cela. Pour ne pas être emmerdé par le fisc, je déclare plutôt plus, que moins. La réalité est encore plus simple. Pour favoriser ma pénétration aux États-Unis, mes fournisseurs mettent à ma disposition des caisses d'échantillons. Il m'arrive d'en revendre. En général, mes prix sont multipliés par trois. Cela finit par faire des sommes. Comme je suis honnête...

Bruneau haussa les épaules. L'expert ne persista pas longtemps, revint vers nous, fit une grimace à l'adresse du commissaire, puis s'adressa à moi.

- C'est un peu le foutoir. Vous devriez remettre un peu d'ordre dans vos comptes.